

Le service en campagne au point de vue des "ordres de bataille" [suite et fin]

Autor(en): **Colombi**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **35 (1890)**

Heft 6

PDF erstellt am: **18.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-348167>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXV^e Année.

N^o 6.

Juin 1890

Le service en campagne au point de vue des « ordres de bataille. »¹ (Suite et fin.)

Nous croyons devoir rappeler ici une seconde fois qu'à la guerre, les mouvements stratégiques et tactiques présentent fort peu de difficultés en ce qui concerne les combinaisons géométriques des évolutions; par contre il est toujours très difficile de savoir d'avance jusqu'à quel point, jusqu'à quel degré notre armée pourra résister aux effets destructeurs du temps, des distances et des combats.

A ce que nous venons de dire, nous ajouterons qu'il est encore bien plus difficile de savoir jusqu'à quel point l'armée ennemie résistera aux effets du temps, des distances et du choc de notre armée, et de connaître les intentions, la position ou les marches de l'ennemi.

Néanmoins aucune opération de guerre n'a chance de réussite si l'officier-commandant n'a à sa disposition, pour ses calculs, des données sur l'état de l'armée ennemie, au point de vue moral et matériel.

Ces informations ne doivent pas être au-dessous d'un certain « minimum », soit sous le rapport de la quantité, soit sous celui de la qualité. L'officier-commandant risquerait sans cela de donner des ordres sans connaître suffisamment la situation de l'ennemi.

De fausses informations sur l'ennemi peuvent avoir des conséquences très nuisibles.

On ne peut jamais espérer avoir des informations absolument complètes et justes. Un grand nombre de renseignements seront nécessairement faux; d'autres seront sans aucune valeur, insignifiants; un petit nombre seulement seront conformes à la vérité.

L'ordre de bataille de l'armée ennemie a pour but de fournir

¹ Conférence donnée à la sous-section de Lausanne de la Société fédérale des Officiers par M. le colonel Colombi, instructeur de 1^{re} classe. Pour la parfaite intelligence de cette intéressante conférence, on doit noter que la locution « ordre de bataille » y est employée dans son sens *conventionnel allemand*, soit, en langage officiel, *Armee-Eintheilung*, dont la traduction française est *Répartition de l'armée* et non ordre de bataille qui signifie aujourd'hui tout autre chose.

Réd.

à son égard les moyens de distinguer les bonnes des fausses nouvelles, principalement d'avoir un tableau indiquant approximativement sa situation.

L'établissement de l'ordre de bataille de l'ennemi est, entre tous les travaux des états-majors, le plus difficile, celui qui demande le plus de connaissance de la guerre et de ses péripéties ; il exige une étude très approfondie et très détaillée de l'armée ennemie avant le commencement de la guerre, beaucoup de perspicacité et d'intuition, et un travail considérable.

C'est pourquoi, dans toutes les armées, c'est l'état-major général qui est chargé de cette opération.

Les grands capitaines se sont occupés personnellement et très en détail de cette besogne. On sait que Napoléon 1^{er} surveillait lui-même la confection de l'ordre de bataille de l'ennemi et apportait un grand soin à cette opération.

Les généraux d'un talent médiocre ont toujours négligé cette partie si importante du service. Ainsi, le feld-maréchal Giulay, commandant en chef de l'armée autrichienne au commencement de la guerre de 1859 en Italie, ne savait presque rien de l'ennemi ; encore à la veille de combats décisifs, il attendait le gros des forces des alliés contre son aile gauche, tandis que l'ennemi se concentrait contre son aile droite. Le 20 mai, le V^e corps d'armée autrichien faisait, sous les ordres du comte Stadion avec 24 bataillons, 9 escadrons et 68 pièces, une forte reconnaissance dans la direction de Voghera ; il rencontre le général Forey avec 13 1/2 bataillons, 11 escadrons et 12 pièces. Le combat eut lieu à Montebello ; les Autrichiens battus se replièrent à Vaccarissa. Le comte Stadion fit à Giulay un rapport très exagéré sur les forces ennemies qu'il avait rencontrées, de sorte que le commandant en chef, Giulay, fut amené à croire que l'attaque principale des alliés était dirigée par Stradella contre l'aile gauche des Autrichiens. Peu de jours après, le gros de l'armée des alliés marchait contre l'aile droite de l'armée autrichienne et livrait le 31 mai le combat de Palestro et le 4 juin la bataille décisive de Magenta. Pendant ces quelques jours, les corps d'armée du feld-maréchal Giulay furent obligés de faire de longues marches et contremarches, tantôt pour se rapprocher de l'aile droite, tantôt pour rejoindre l'aile gauche de la ligne de défense et lorsque le moment de l'action fut venu, alors qu'il était nécessaire de déployer beaucoup de force et d'énergie, non seulement pour le combat, mais aussi pour les déploiements, les troupes se trouvèrent fatiguées et incapables de toute action énergique.

En 1815, le défilé de St-Maurice ne fut pas occupé par les Français et l'armée austro-sarde du feld-maréchal baron de Frimont put le franchir sans coup férir pour marcher sur Sion, en effectuant, par son aile droite, sa jonction avec les troupes qui pénétraient en France par la Lorraine et l'Alsace.

L'avant-garde de l'armée autrichienne, sous les ordres du général Bogdan, parut le 16 à Novare, et le baron de Frimont y arriva le 18 au matin avec son quartier général. Il prit cette direction pour tromper l'ennemi, qui pouvait le retenir dans l'important défilé de St-Maurice en Valais, position que les Français paraissaient devoir occuper avant lui, puisqu'ils en étaient plus rapprochés.

Cette ruse eut son effet : le général français ayant appris que toute l'armée autrichienne s'était portée sur Novare crut qu'elle allait pénétrer en France par le Mont-Cenis et le Briançonnais, et négligea de faire avancer ses troupes dans le Valais.

Cependant, l'armée autrichienne continuait sa marche avec la plus grande célérité, et le quartier général, se portant rapidement sur Borgomanero et Domodossola, arriva le 22 au village du Simplon, le 24 à Martigny et l'avant-garde le même jour à St-Maurice.

Cependant un rien, une nouvelle n'ayant apparemment aucune importance, aurait pu avertir à temps le feld-maréchal Giulay que le gros de l'armée autrichienne s'avancait contre son aile droite et non contre son aile gauche, tandis que la grande reconnaissance du comte Stadion contre Monte-Bello-Voghera ne servit qu'à augmenter l'indécision sur la véritable situation de l'armée vis-à-vis de l'ennemi.

Une toute petite information aurait peut-être suffi pour attirer aussi l'attention du général français du côté du Valais.

Seulement, dans les deux cas, ces petites nouvelles ne sont pas arrivées jusqu'aux quartiers-généraux, ou bien si elles y sont arrivées on les a négligées.

Mais ce qui est certain, c'est que le fait de ces petites nouvelles qui ont fait défaut, qui ne sont pas arrivées, constitue la véritable cause des échecs de Palestro et de Magenta, ainsi que l'arrivée en France de l'armée des alliés sans avoir rencontré d'obstacles.

Si le feld-maréchal Giulay avait pu savoir que les alliés se massaient contre son aile droite, rien n'aurait été plus facile pour lui que de rassembler ses corps d'armée sur son aile droite. Si le général français avait pu savoir que les alliés passaient le Simplon

et non le Mont-Cenis, il aurait certainement occupé fortement les défilés du Valais.

C'est qu'à la guerre, à côté des grandes conceptions stratégiques et tactiques, doit marcher du même pas le soin d'une foule de choses de détail et c'est certainement le service des informations sur l'ennemi, l'opération de dresser l'ordre de bataille de l'ennemi qui demande le plus de travail et le plus de soin dans les détails.

Une nouvelle en apparence sans aucune importance, un détail insignifiant, peut subitement jeter de la lumière sur une situation restée jusqu'à ce moment indéchiffrable.

Le rapport d'une petite patrouille indiquant le numéro et l'uniforme d'une patrouille ennemie qu'elle vient de rencontrer peut suffire pour déterminer la situation d'un corps de troupes de l'ennemi; mais ce rapport doit être confronté avec les rapports d'autres patrouilles pour être certain qu'il est bien conforme à la vérité, c'est-à-dire que le même corps de troupes n'a pas été vu autre part.

Le rapport d'un détachement de landsturm sur des mouvements de colonnes de voitures de l'ennemi peut nous être précieux, mais il doit à son tour être complété par d'autres informations, celle, par exemple, qu'on n'aperçoit pas de trains sur d'autres routes.

Le rapport d'une autorité locale sur des réquisitions de vivres et de fourrages par l'ennemi sera très utile pour nous, mais à la condition qu'il soit complété par les rapports d'autres autorités locales nous informant par exemple qu'on ne fait pas de réquisitions dans ces localités.

Une des premières conditions pour avoir un bon service d'informations, c'est d'obtenir le plus grand nombre possible de rapports, d'amener les corps de troupes, le landsturm et les autorités locales à en faire même lorsqu'ils ne voient rien de l'ennemi, car c'est de cette manière qu'on peut organiser le contrôle de tous les rapports.

Une autre condition essentielle, c'est de concentrer ce service en mains de quelques états-majors de corps d'armée et d'armée, c'est-à-dire là où on peut avoir à disposition le plus grand nombre de rapports de toute nature. C'est pourquoi il doit être sévèrement défendu à tout officier de détruire des rapports, même s'ils n'offrent aucune importance; c'est au contraire un devoir de tout officier d'envoyer tous les rapports aux instances supérieures.

On doit considérer les états-majors de bataillon, de régiment, de brigade et de division comme des places d'assemblage des rapports de toute nature, le véritable travail de l'étude et de l'examen de ces rapports étant fait par les chefs d'état-major des corps d'armée et par le chef de l'état-major général.

Cela n'empêche pas aux états-majors des bataillons, régiments, brigades et divisions de lire et d'examiner attentivement tous les rapports qui arrivent à leurs bureaux et d'en tirer le plus grand profit possible.

C'est un bon système d'instruction que celui qui amène les corps de troupes, soldats, sous-officiers et officiers, à apporter une grande attention au service des rapports et qui habitue officiers, sous-officiers et soldats à ne faire rapport que de ce qu'ils ont vu ou entendu de leurs yeux et de leurs oreilles, en évitant soigneusement toute exagération.

C'est bien ce dernier point qui est le plus faible dans ce service et le danger de faire des rapports exagérés augmente toujours en proportion des dangers au milieu desquels l'officier ou le sous-officier qui doit rapporter se trouve.

On a vu ainsi ce baron Stadion, commandant un corps d'armée, se laisser aller à faire un rapport exagéré à son général en chef.

Mais il y a un autre point qui mérite toute attention : Il faut dresser les officiers et les sous-officiers à être entreprenants, à se procurer par tous les moyens à leur disposition des informations sur l'ennemi.

Autrefois on employait pour le service de sûreté des troupes d'élite ; on donnait le commandement des avant-gardes à des officiers généraux tout spécialement qualifiés, non pas que le service de sûreté fût bien difficile, en ce qui concerne les formations et les évolutions, mais bien à cause du service des informations.

Voilà comment il sera possible de dresser des ordres de bataille de l'ennemi se rapprochant autant que possible à la véritable situation de l'adversaire.



La tactique de l'artillerie au regard du fusil de petit calibre et de la poudre sans fumée.

Encore quelques années, et partout la poudre avec fumée et